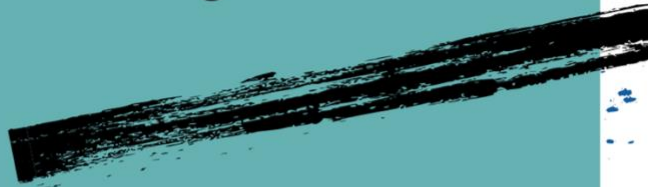


GUILLAUME FOURREAU

Un tableau à tout prix



Ebook

Guillaume FOURREAU

Un tableau à tout prix

© Guillaume Fourreau, 2021

1 – UN DÉPART PRÉCIPITÉ

C'était encore le petit matin, le soleil n'était pas encore levé, et le train de cinq heures et demie était sur le point de quitter la gare en ce mois de janvier 1924. Sur le quai, les voyageurs n'ayant pas encore pris place dans les voitures grouillaient de toutes parts. La gare Perrache de Lyon était lieu et place d'une cohue générale où les gens se pressaient et se bouscullaient pour ne pas rater leur train. Parmi toute cette foule, Paolo, un jeune homme d'origine italienne, bondissait de droite à gauche afin d'esquiver toutes les personnes se présentant sur son passage. À plusieurs reprises, il manqua de renverser d'autres voyageurs. Paolo Catoni était un jeune homme de vingt-cinq ans qui avait immigré en France quatre ans auparavant. Après la guerre, il avait quitté son pays natal au printemps 1920, laissant derrière lui sa famille, ses amis et son petit village de Toscane. Il partait à l'aventure. Son aventure. Celle dont il rêvait depuis qu'il était enfant. Découvrir le monde et ses richesses. D'une allure commune, Paolo avait ce que l'on pouvait appeler la classe à l'italienne. Aux pieds, de sublimes chaussures vernies brillaient de mille feux. Il portait un pantalon à pinces marron, légèrement bouffant, retenu par de petites bretelles noires, une chemise blanche dont il avait pris le soin de retrousser les manches et un sac en bandoulière où il y avait enroulé son veston. Arrivant enfin devant les portes de la voiture n°4, ce beau brun, aux cheveux gominés, marqua un temps avant de monter prendre place. Il était nécessaire pour le garçon de reprendre son souffle après la course effrénée qu'il venait de faire.

La locomotive siffla deux fois et cracha une épaisse fumée noire dans le hall de la gare, puis l'un des contrôleurs mit pied à terre et dans un cri général, il s'époumona :

– Que tous les voyageurs prennent place ! Le train en direction de Paris va bientôt quitter le quai. Dernier appel ! Mesdames et Messieurs, veuillez embarquer !

Ayant quelque peu repris son souffle, Paolo allait s'exécuter à la demande du contrôleur lorsqu'une scène des plus étranges se

produisit. Un homme se fit plaquer au sol par des policiers à seulement quelques mètres de lui. Surpris par ce qu'il venait de voir, Paolo monta dans le train qui avait enclenché sa procédure de départ. Le train se mit en marche sifflant de plus belle pour annoncer son départ. C'était comme s'il disait au revoir à la gare. Une fumée noire et épaisse assombrit le plafond de la gare. Slalomant entre les voyageurs qui étaient en train de s'installer, Paolo mirait de droite à gauche à la recherche d'une connaissance. Lorsqu'il l'aperçut, il s'écria :

– François ! Oh Francesco !

François était nul autre que l'ami de Paolo. Voyant que ce dernier ne réagissait pas à ses appels, il continua de s'approcher de lui. Arrivant à sa hauteur, il s'assit en face de lui.

– Oh Francesco ! Che cosa succede ?

Mais François ne réagissait toujours pas. Il était obnubilé par quelque chose ou plutôt par quelqu'un. Voyant cela, Paolo lui agrippa violemment le bras et le secoua avec force. Surpris, François sursauta.

– Seigneur Dieu ! Paolo, tu m'as fait une de ces peurs ! On n'a pas idée d'effrayer les gens de la sorte.

– Scuse ! Je ne voulais pas mais tu ne m'entendais pas.

– Oui, pardonne-moi. J'avais la tête ailleurs. Je regardais cette jeune femme assise là-bas. Elle est en pleurs et je ressens de la peine pour elle. Une si jolie femme ne devrait pas éprouver de chagrin.

Paolo se retourna pour mieux apercevoir la jeune femme en question, celle qui préoccupait tant l'esprit de son ami. En effet, à quelques banquettes d'eux, se trouvait une charmante demoiselle aux cheveux blonds comme les blés, plongée dans un profond chagrin. Assise près de la fenêtre, elle scrutait le quai tout en essuyant ses innombrables larmes qui coulaient le long de ses joues grâce à un petit mouchoir de soie blanc.

– Que lui arrive-t-il ? demanda Paolo avec un accent italien très prononcé.

– Figure-toi que je n'en sais absolument rien. Tout allait pour le mieux, du moins c'est ce que je pensais. Et puis elle s'est mise à pleurer d'un coup, d'un seul, il n'y a pas moins de deux minutes. C'est

assez étrange. Et depuis l'envie me démange d'aller lui porter réconfort.

– Avoue que c'est toi qui lui as brisé le cœur ! plaisanta Paolo. Tu es un vrai Romeo.

– Cesse Paolo ! s'emporta François. Ce n'est pas drôle du tout !

– Oh Francesco ! Ne le prends pas mal. E uno scherzo, Cristo.

– Et bien sache que c'est une blague de très mauvais goût. Il n'est pas bon de rire de tout. Surtout lorsqu'il s'agit du malheur d'autrui.

– Peut-être que tu as raison. Mais moi je crois savoir pourquoi cette jeune demoiselle est en détresse, fanfaronna Paolo tout en prenant une posture décontractée, les mains apposées derrière sa tête.

Puis, comme si de rien n'était, il fixa des yeux le plafond tout en sifflotant. Après quelques instants, il baissa les yeux vers François et voyant que ce dernier le regardait avec insistance, il reprit :

– Oh scuse ! Tu veux certainement savoir pourquoi je dis cela ?

– J'aimerais bien le savoir en effet, répondit François agacé.

– C'est peut-être à cause du gars que la police a arrêté tout à l'heure. D'ailleurs c'est par leur faute que j'ai failli rater le train. Ils ont procédé à un contrôle d'identité de toutes les personnes qui voulaient entrer dans la gare. J'ai cru que jamais je n'y serai à temps.

– Oui, moi aussi j'ai eu droit à un contrôle. Mais prévenant comme je suis, j'avais eu l'intelligence de venir une heure avant le départ et non pas dix minutes.

– Maa ! Francesco, ce n'est pas de ma faute. Tu me connais depuis le temps. J'ai beau m'y prendre à l'avance, je suis toujours en retard. Je n'y peux rien.

– Pour en revenir à ton histoire, qu'a fait la police ?

– Donc la polizia a arrêté un jeune homme sur le quai juste avant que je monte et que le train se mette en marche. Ils l'ont violemment plaqué au sol, c'était assez impressionnant. Ne me demande pas ce qu'il a fait, non lo so. Mais au vu du nombre de policiers déployés, ce doit être très grave.

– En effet, c'est la première fois que je vois autant de policiers réunis dans un même lieu. Et le périmètre établi autour de la gare était assez impressionnant. Mais quel rapport avec cette jeune femme ?

s'interrogea François à voix basse. Comment sais-tu qu'il s'agit d'une de ses connaissances ?

— Ah mais je n'en ai aucune idée. C'était une simple hypothèse de ma part. Ça me paraissait une bonne logique. Et puis, je ne t'ai pas dit que j'en avais la certitude.

Le train quittait à présent la gare Perrache de Lyon et emportait avec lui, au loin, nos deux compères.

François et Paolo étaient deux très bons amis. Ils s'étaient rencontrés peu de temps après l'arrivée de Paolo sur le sol français lors de la visite d'un musée à Vienne exposant des collections sur la période Gallo-Romaine. Ils s'étaient retrouvés en admiration devant la même œuvre d'art, un vase d'une beauté rare et d'une très grande valeur. Ayant cet intérêt en commun, ils ne s'étaient dès lors plus jamais quittés, faisant ensemble les quatre cents coups.

François avait le même âge que Paolo. Il était un jeune homme de bonne famille du pays lyonnais. De par leur nom, la famille de Grémont était très réputée en raison de la grande participation des aïeux de François dans le développement commercial de la ville. François n'était pas un homme du métier, du moins c'était ce qu'il prétendait. Au grand dam de son père, qui voulait faire de lui l'héritier des affaires de la famille, François en avait refusé la responsabilité faisant de son frère cadet, le successeur. Il voulait se consacrer pleinement à sa passion, l'art.

François était toujours bien habillé, tiré à quatre épingles, portant des costumes expansifs faits sur mesure et de magnifiques chaussures. Brun, tout comme Paolo, il s'enduisait les cheveux de cire afin de les rendre plus brillants. À ses côtés, Paolo semblait négligé. Toutefois, le fait de venir de milieux opposés ne les avait pas empêchés de bien s'entendre. François avait appris à Paolo à parler le français, et inversement. Cependant, Paolo se débrouillait bien mieux dans la langue de Molière que François en italien. Voilà maintenant quatre ans que les deux jeunes hommes étaient inséparables.

Le train quittait à présent la ville de Lyon et fendait les plaines en direction de Paris. Le soleil se levait à peine à l'horizon, colorant les champs d'un jaune orangé aveuglant, et ses premiers rayons

s'écrasaient contre les vitres du train. C'était un merveilleux spectacle dont les deux garçons ne perdirent pas une miette.

– Dis-moi à présent pourquoi partons-nous aujourd'hui si précipitamment ? demanda Paolo.

– Je vais tout t'expliquer, répondit François. Mais tout d'abord, il nous faut trouver un endroit plus discret.

François se redressa sur son siège et regarda de part et d'autre à la recherche d'un endroit à l'écart où ils ne seraient pas dérangés. Une fois trouvé, il reprit :

– Prends tes affaires et suis-moi ! Nous serons plus tranquilles là-bas.

François avait repéré derrière eux une banquette isolée du reste des voyageurs. Les deux hommes rassemblèrent leurs paquetages et allèrent s'installer à l'endroit désigné. Personne n'était assis vers ces banquettes et donc ne pouvait entendre leur conversation.

– Alors !? Je t'écoute. Pourquoi sommes-nous partis en avance ?

– Tout simplement car j'ai eu de nouvelles informations concernant notre projet.

– Ah bon !? s'extasia Paolo. Dis m'en plus.

– Te souviens-tu de l'homme dont je t'ai parlé l'autre jour ? Celui qui travaille au musée des Beaux-Arts.

– Oui. Le gardien ? Ripetimi come si chiama ?

– Eugène !

– Ah c'est cela, Eugène. Ce bon vieil Eugène. Comment va-t-il ?

– Quoi ? Mais on s'en fiche de savoir comment il va ! Figure-toi, qu'il est entré en contact avec moi il y a deux jours pour m'annoncer qu'il y aurait de l'avance dans le transfert de ce que tu sais.

– Et je parie que c'est aujourd'hui qu'il a lieu.

– Dans le mille mon cher Paolo. La stratégie que nous avons mise au point a fonctionnée avec brio.

– Je t'avais bien dit que ça allait marcher.

– Redescends sur terre. La partie la plus complexe est encore à venir.

– Alors explique-moi ton plan. Comment veux-tu que l'on procède ?

– Avant toutes choses, est-ce que tu t'es procuré ce que je t'ai demandé ?

Paolo affichait un large sourire sur son visage et fier de lui, il fouilla dans son sac. Ouvrant ce dernier le plus largement possible, il en montra son contenu à François qui acquiesça d'un air approbateur. Puis il reprit :

– C'est très simple, nous allons...

Sur ces paroles, François s'arrêta net dans son discours. Paolo ne comprit pas tout de suite pourquoi. Remontant l'allée, le contrôleur venait de faire son apparition. Il demandait les billets de tous les passagers. Arrivé à leur hauteur, il s'adressa à eux :

– Bonjour messieurs, titres de transport s'il vous plaît.

– Bien entendu, répondit François tout en s'exécutant.

Le contrôleur prit le billet que lui tendit François et le vérifia. Le lui rendant, il se tourna ensuite vers Paolo afin de procéder à la vérification du sien. Paolo, qui était légèrement tête en l'air, était éperdument à la recherche de son billet. Il fouilla dans toutes ses poches. Celles de son pantalon, celles de son veston. Gêné par la situation, il lâcha un petit rire nerveux. Le contrôleur restait impassible. Quant à François, il affichait une mine désespérée.

– Peut-être qu'il se trouve dans la poche de ton sac, lança-t-il pour aider Paolo dans ses recherches.

– Oui, bien-sûr, dans mon sac. J'ai dû le mettre quelque part dans mon sac. Mais où ai-je donc la tête ?

– Je me le demande parfois, rétorqua François.

– Alors ce billet, ça vient !? s'impacienta le contrôleur.

– Le voilà ! s'écria Paolo d'un air victorieux. Voici mon billet.

Le contrôleur prit d'un geste brusque le billet des mains de Paolo. Après contrôle, il le lui redonna sans même un regard.

– Pas très commode ce type, marmonna Paolo à voix basse pour ne pas se faire entendre du contrôleur.

– Ne le perdez pas ! dit ce dernier tout en s'éloignant. Vous en aurez besoin pour le prochain contrôle qui aura lieu à la gare de Mâcon.

– Ne vous en faites pas monsieur, je le mets en lieu sûr, répondit Paolo tout en ricanant. Il s'en est fallu de peu pour que je me fasse jeter hors de ce train, tu imagines ?

François n'avait aucunement l'air de trouver un comique à la situation. Il fixait son ami d'un regard froid. Le sourire qu'affichait Paolo s'effaça laissant place à ce que l'on pourrait appeler de la peur. Il avala difficilement sa salive puis, timidement, il demanda :

– Pourquoi est-ce que tu me regardes ainsi ?

– À ton avis, rétorqua sèchement François.

– Je ne vois pas la raison. J'ai fini par retrouver mon billet. Il n'y a pas de quoi s'énerver. Tu es beaucoup trop tendu.

– Ainsi je suis trop tendu ? Moi ?

– Oui, je ne dois pas être le seul à avoir un jour oublié où mon billet était rangé. Il n'y a rien d'affolant.

– Cela n'a rien avoir avec ton billet. Bien qu'il aurait été plus judicieux pour nous que tu ne te fasses pas remarquer dès le début de notre voyage. Peu importe. La question n'est pas là. Sache que quelque chose m'a sauté aux yeux.

– Ah bon !? s'étonna Paolo. À quel sujet ?

– N'as-tu donc rien remarqué ?

– Je ne vois pas ce que tu veux dire. Veux-tu bien cesser de tourner autour du pot et me dire ce qui te chagrine tellement ?

– Le contrôleur, imbécile ! N'as-tu donc pas vu son uniforme ?

Paolo fit aussitôt volte-face pour tenter d'apercevoir celui-ci. Le contrôleur passait la porte et quittait leur wagon pour en gagner un autre.

– Si bien sûr, répondit Paolo hésitant. C'est un très bel uniforme qu'il porte.

– Concernant la couleur ! insista François la mâchoire crispée.

– Eh bien je trouve que ce bleu marine lui va parfaitement au teint, bien-que... Cazzo !

– Enfin ! soupira François tout en se prenant la tête à deux mains. Ce n'est pas trop tôt.

– Scuse, scuse Francesco !

– Je ne t'avais donné qu'une tâche, qu'une seule, et tu n'as pas été capable de la remplir correctement. Tu nous mets dans une situation complexe. Notre plan va prendre du retard.

– Mais ce n'est pas de ma faute.

– Et de qui est-ce ? La mienne ?

– Non.

– Alors ?

– C'est que dans la précipitation, j'ai dû faire au plus vite. Et puis, normalement ils sont censés porter celui-ci.

– Normalement ? Comment ça normalement ?

– Et bien celui qui m'a donné le tuyau m'a dit que l'uniforme officiel des contrôleurs était comme celui qu'il m'a donné.

Paolo prit son sac et en extirpa un uniforme grisâtre. Le défroissant, il le montra à François.

– Tu vois, il y a les motifs ici et ici, dit-il en les pointant avec son index.

– Range-moi ça tout de suite, tu es fou ! gronda furieusement François tout en s'emparant du sac de Paolo et de l'uniforme.

Regardant tout autour de lui, pour être certain que personne ne les avait remarqués, il enfonça l'uniforme au plus profond du sac avant de balancer ce dernier sur Paolo. Essayant de retrouver son calme par tous les moyens, François sortit de la poche de sa veste son étui à cigarettes. Il se saisit de l'une d'entre elles, la porta à sa bouche, puis craqua une allumette. Il aspira une grande bouffée et s'enfonça au fond de la banquette tout en regardant le paysage. Pendant ce temps-là, Paolo ne cessait de se morfondre. Il n'osait plus rien dire ou faire de peur de la réaction de François.

Après avoir tiré sur sa cigarette à plusieurs reprises, François rompit le silence pesant qui s'était installé.

– Cesse de faire cette tête, veux-tu ?

– Je te demande pardon. J'aurais dû avoir le bon uniforme. C'est entièrement ma faute.

– Ne dis pas de telles choses. Tu as fait de ton mieux dans un maigre laps de temps. C'est à moi de te présenter mes excuses. Ma réaction était disproportionnée.

– Comment est-ce que l'on va faire ?

– On va réfléchir et trouver une solution à notre problème. La chose est plus corsée, mais elle reste réalisable. Et personnellement j'aime les défis, pas toi ?

– Si, s'extasia Paolo qui venait de retrouver son sourire.

Paolo sortit à son tour une cigarette qu'il alluma grâce aux allumettes que François lui avait gentiment données. Le train continuait son cheminement vers Paris et nos deux amis entrèrent dans une grande réflexion.

Après quelques minutes, François proposa la seule et unique possibilité.

– Puisque nous avons le mauvais uniforme, il nous suffit tout simplement de récupérer le bon. Et puisque nous en avons absolument besoin, il nous faudra le récupérer à la source. C'est-à-dire sur les épaules de ce charmant contrôleur.

– Et comment veux-tu t'y prendre ? C'est trop de risques de faire ça ici. Il y a beaucoup de monde dans ce train. N'importe qui pourrait nous voir.

– Il nous faudra donc l'isoler et l'assommer afin de le lui prendre. Et c'est une tâche tout à fait dans tes cordes mon cher Paolo.

Désireux de se racheter après son erreur passée, Paolo acceptait la tâche que venait de lui confier François sans même rechigner. Avant tout, il leur était nécessaire d'élaborer une stratégie. Il fallait la jouer finement. Faire en sorte que le contrôleur soit seul et vulnérable avant de pouvoir frapper. Pour cela une visite des autres voitures s'imposait. François et Paolo rassemblèrent leurs affaires et se dirigèrent vers la voiture n°5.

Ce train était composé de deux wagons comprenant eux-mêmes trois voitures. François et Paolo, au départ du train, étaient montés dans la voiture n°4. Arrivés au bout du compartiment, ils ouvrirent la porte qui donnait vers l'extérieur, traversèrent la passerelle entre les voitures et se trouvèrent dans la voiture n°5. Cette dernière était trois fois plus bondée en voyageurs que la précédente. François, entrant le premier, fit une brève inspection avant de s'avancer dans l'allée. Au premier constat, il y avait beaucoup de familles comme on pouvait le

voir au nombre important d'enfants. Il était évident que nos deux compères ne pouvaient exécuter leur plan ici, c'était impossible. Traversant de part en part la voiture, ils se trouvèrent devant la porte menant à la dernière voiture du train, la voiture n°6. Comme précédemment, ils ouvrirent la porte, traversèrent la petite passerelle et entrèrent.

Cette voiture, en comparaison aux deux autres, était pratiquement vide. François constata la présence de seulement quatre personnes. Sur la première banquette, juste à leur droite, était installé un homme d'une quarantaine d'années, légèrement rondelet et aux cheveux gras. Il lisait son journal au-dessus de ses petites lunettes rondes et n'avait, pour ainsi dire, même pas remarqué l'entrée de nos deux protagonistes. François s'avancait, toujours avec Paolo sur ses talons. Le second passager était une vieille femme approchant les soixante-dix ans. Tout de rose vêtue, portant un immense chapeau blanc et de nombreux bijoux étincelants ; elle lança un petit sourire pincé à leur passage, auquel Paolo répondit d'un signe de tête. Continuant leur remontée, ils tombèrent sur le troisième voyageur de la voiture n°6. Il s'agissait d'un homme à l'air grave. Il était vêtu de noir de la tête aux pieds. Son visage était mal rasé et paraissait sale. Il mordillait un petit bout de bois. À l'inverse du premier passager, cet homme ne les avait pas lâchés une seule seconde du regard depuis qu'ils avaient pénétré dans la voiture. Croisant le regard de François, ce dernier eut un léger frisson lui parcourant l'échine. Ravalant sa salive, il continua sa route sans marquer de temps d'arrêt. Qui était cet homme qui faisait si peur à François ? Pour finir, le dernier homme n'était autre que le contrôleur qui avait pris place sur la toute dernière banquette. Levant la tête de ses papiers, il se dressa sur ses jambes et gronda :

– Que faites-vous ici, messieurs ?

– Nous sommes venus vous voir, répondit sagement François. Nous avons une question à vous poser.

– Soit, je vous écoute.

– Tout à l'heure, lorsque vous avez contrôlé nos titres de transport, vous nous avez informés d'un arrêt à Mâcon.

– Oui, en effet. Il y a bien un arrêt à la gare de Mâcon, il y a toujours un arrêt à la gare de Mâcon.

– Pardonnez-nous, nous ne savions pas. C'est la première fois que nous prenons ce train.

– Quelle est votre question ?

– Nous voulions savoir combien de temps exactement cet arrêt aura lieu ? poursuivit Paolo.

– Environ trente minutes. Il nous faudra procéder à la descente de certains passagers et à l'embarquement des nouveaux. Ainsi qu'à une vérification de la locomotive. Pourquoi cette question ?

– C'est que nous sommes très attendus à Paris, surenchérit François. Et nous voulions savoir vers quelle heure nous serions à la Capitale.

– Autre chose, messieurs ?

– Merci monsieur le contrôleur, mais vous avez répondu à toutes nos attentes.

– À présent, je vous prie de bien vouloir retourner vous asseoir à vos places. Nous arriverons en gare de Mâcon dans une vingtaine de minutes.

Le contrôleur se rassit et retourna à ses occupations. François et Paolo firent volte-face pour regagner leurs places. Tout à coup, Paolo se figea sur place. Ne pouvant l'éviter, François lui rentra dedans. L'homme mystérieux s'était levé pour se rapprocher d'eux pendant qu'ils avaient le dos tourné. Il s'était posté à quelques mètres d'eux, adossé sur le coin d'une banquette.

– Quelque chose ne va pas, monsieur ? osa demander Paolo.

L'homme le fixa droit dans les yeux sans lui répondre. Puis, dans un grognement, il s'avança vers lui. Lorsqu'il arriva à hauteur des deux jeunes hommes, il percuta Paolo avec son épaule le faisant vaciller. François le retint pour qu'il ne flanche. Était-ce une provocation ? Ne s'arrêtant pas pour s'excuser de son geste, il se dirigea tout droit vers le contrôleur.

– Allons-y ! murmura François tout en lui ajustant une pression dans le dos pour le faire bouger.

Les deux amis regagnèrent leur voiture dans la plus grande confusion. Ils semblaient troublés par ce qui venait de se passer avec cet inconnu. Retrouvant leurs places, ils s'installèrent sans dire un mot, le regard dans le vague.

– Mais qui est cet homme ? demanda Paolo.

– Je n'en ai pas la moindre idée. Mais une chose est sûre, je ne le sens pas du tout. J'ai comme un mauvais pressentiment.

– Je crois qu'il me fait un peu peur. Peut-être qu'il désire la même chose que nous et qu'il a compris ce pourquoi nous étions là.

– Ton raisonnement est bon, du moins une partie. J'en suis venu presque à la même conclusion.

– Explique !

– Il ne s'intéresse pas à la même chose que nous. Je pense qu'il est ici pour y garder un œil dessus. La manière dont il s'est rapproché de nous lorsque nous sommes allés voir le contrôleur. Il avait l'air de nous surveiller.

– Pour le protéger !?

– Exactement ! Lorsque nous avons provoqué ce transfert la semaine dernière, des mesures de sécurité ont dû être mises en place. C'est une évidence et je dois avouer que je m'y attendais un peu.

– Il y a quelque chose qui me chagrine dans cette histoire. Veux-tu bien m'éclairer ?

– Si je le peux.

– Pourquoi placer un homme tel que lui dans la dernière voiture ? Ce pour quoi nous sommes venus doit logiquement se trouver dans la première voiture. N'est-ce pas ?

– Tu as vu juste, Paolo. Et à cela je te répondrai qu'ils ont pensé à tout. Ces gens sont beaucoup plus malins que je ne l'avais espéré. Tout simplement pour empêcher une éventuelle fuite. C'est par cette dernière voiture que j'envisageais notre descente. De plus, as-tu remarqué comme il ne restait guère loin du contrôleur ?

– Oh oui ! Il m'a foutu les jetons ce type.

– Je pense qu'il doit avoir pour rôle de l'escorter jusqu'à Paris.

– Notre plan s'annonce plus compliqué que prévu. Que va-t-on faire ?

– Veux-tu renoncer ? Je comprendrais si tu disais oui.

Paolo baissa la tête pour regarder ses mains. Après quelques instants, il leva celles-ci et les montra à François.

– Guarda ! dit-il déterminé. Vois-tu comme je ne tremble pas ? Depuis que nous nous connaissons c'est la première fois que mes mains ne tremblent pas. Pourtant ce que nous allons faire aujourd'hui est bien plus fou que ce que nous n'avons encore jamais fait. Et regarde-moi, je ne tremble pas. Nous sommes venus ici dans un but bien précis et nous ne repartirons pas sans.

François était sous le choc. Il était impressionné par les paroles du jeune italien. Il n'avait encore jamais vu son ami dans une telle ferveur. Le feu de la passion brûlait dans ses yeux.

– Mon cher ami, tu as tout à fait raison. Nous allons faire ce coup ensemble et nous allons le réussir.

Dans un élan de fièvre et d'envie les deux hommes se levèrent tour à tour, lancèrent un cri de joie sans retenue et se frappèrent dans la main avec un tel allant que le claquement raisonna dans toute la voiture. Lorsqu'ils s'en rendirent compte, tous avaient les yeux posés sur eux, tous semblaient se demander ce qui venait de passer dans la tête de ces deux hurluberlus pour leur déclencher une telle réaction. S'excusant envers les autres passagers, ils se rassirent tout deux et éclatèrent d'un même rire. La situation était d'un comique. Ils se laissèrent entrer dans un fou rire.

Reprenant petit à petit son sérieux, François s'interrogea :

– Calmons-nous, calmons-nous ! Comment va-t-on procéder à présent ?

– Pourquoi ne pas le faire à Mâcon ?

– Explique-toi !

– Le train va s'arrêter pendant trente minutes, si j'ai bien compris ce que nous a dit le contrôleur tout à l'heure. Pourquoi ne pas agir pendant que nous serons là-bas ?

– Oui, en voilà une excellente idée. Il va forcément descendre du train. Et avec un peu de chance nous aurons l'opportunité d'agir. Je t'aime de plus en plus, Paolo.

Fier de lui, Paolo se redressa, bomba le torse et afficha un sourire jusqu'aux oreilles.

– Il ne nous reste plus qu'à attendre notre arrêt à Mâcon, poursuivit François.

– Eh bien prépare-toi car nous arrivons bientôt.

En effet, Paolo distinguait des maisons à l'horizon. Le train était sur le point d'entrer dans la ville. Il était peu avant huit heures du matin et le soleil était de la partie. Nos deux amis s'étaient lancés dans une nouvelle aventure et ils ne pouvaient dorénavant plus reculer, du moins ils n'en avaient pas l'intention.